
NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE LAGHOUAT

(Suite. — Voir le n° 211.)

CHAPITRE II

I

L'autorité entre les mains d'un seul fut un heureux événement pour Laghouat, et malgré une certaine inimitié qui subsista entre les deux partis, le calme et la paix régnèrent dans la ville. Les caravanes arrivèrent en grand nombre, apportant les produits du Sud en échange des denrées venues du Tell. Les Arabes nomades vinrent de tous côtés déposer leurs grains chez les Beni-Laghouat, et, pendant plusieurs années, Ahmed-ben-Salem réussit à maintenir une paix profitable et à faire respecter son autorité.

Malheureusement, en 1837, un certain El-Hadj-el-Arbi, des Oulad-Serghin, descendant du marabout Si-el-Hadj-Aïssa, eut une vive contestation avec Ahmed-ben-Salem, au sujet de certaines propriétés et fut chassé de Laghouat, couvert d'humiliations. Il se retira à Zenina et proposa à Abd-el-Kader de lui soumettre le Sahara.

Ce projet sourit à l'émir. El-Hadj-el-Arbi lui présentait une double garantie : en qualité de proscrit, il serait sans nul doute aveuglément fidèle à celui qui lui ren-

drait sa patrie ; en qualité de marabout, il serait un instrument puissant entre les mains de l'émir qui, marabout lui-même, voulait constituer son autorité par la théocratie absolue. Abd-el-Kader quitta Mascara à la tête d'une forte colonne, composée de réguliers et de goums ; il feignit d'abord de marcher vers l'Ouest, puis vint camper au milieu des Oulad-Khelif (cercle de Téniet) ; de là il se rendit chez les Oulad-Chaïb (cercle de Boghar) et s'arrêta chez les Oulad-Aïad. Partout où il passa, il fit saisir les caravanes des Beni-Laghout et des Larbâa et ne les rendit à la liberté qu'en échange d'une forte rançon. Il nomma El-Hadj-el-Arbi son khalifa à Laghout, et lui confia des armes, des munitions et soixante-dix de ses réguliers pour lui servir de garde.

Le nouveau khalifa rassembla à Sidi-bou-Zid (1) les goums des Harrar, des Oulad-Khelif et des Oulad-Chaïb ; l'agha Djelloul du Djebel-Amour et Si-Mohammed-es-Srir-Tedjini (2), marabout d'Aïn-Madhi, lui envoyèrent des chevaux de soumission. Il marcha sur Laghout et vint camper sur la rive droite de l'Oued-Mzi, entre le Ras-el-Aïoun et les jardins. Les Serghin firent cause commune avec lui, tandis que les Hallaf, résolus à se défendre, s'enfermèrent dans leur quartier.

Cependant, les Larbâa offrant de se soumettre, le khalifa exigea d'eux la remise de tous les troupeaux que leur avait confiés les Hallaf. Ne voulant pas trahir leurs alliés, les Larbâa leur exposèrent l'embarras dans lequel ils se trouvaient, et les prévinrent qu'ils seraient forcés

(1) Petit ksar situé sur le versant est du Djebel-Amour, non loin de Zenina.

(2) Si-Mohammed-el-Kebir, l'aîné des deux fils du fondateur de l'ordre de Tedjini, avait remplacé son père comme chef de la zaouïa d'Aïn-Madhi. Il fut pendant longtemps en lutte avec les beys d'Oran et conduisit une expédition contre Mascara. Tué dans une rencontre avec le bey Hassan, sous les murs de cette ville, il fut remplacé par son frère, Si-Mohammed-es-Srir, homme sage et prudent, doué néanmoins d'une grande bravoure et d'une grande fermeté de caractère.

de céder aux exigences d'El-Hadj-el-Arbi. Pour éviter la perte de leurs troupeaux, les Hallaf ouvrirent leurs portes au khalifa et reconnurent son autorité (1837). Ahmed-ben-Salem se retira avec les siens chez son gendre Ben-Nacer-ben-Chora, caïd des Larbâa; puis, ne s'y jugeant pas suffisamment en sûreté, il se rendit à Beni-Isguen (M'zab).

En 1838, Abd-el-Kader, décidé à reprendre la guerre contre nous, voulut faire d'Aïn-Madhi un point extrême de défense et une place de dépôt pour ses trésors et ses munitions. Tedjini refusa de se prêter à ses exigences; l'émir vint mettre le siège devant Aïn-Madhi; il argüait, pour ne pas se déconsidérer aux yeux des musulmans, que Tedjini avait refusé de se rendre à un rassemblement de guerre contre les chrétiens, auquel tous les chefs musulmans avaient été convoqués.

Tedjini avait réuni des approvisionnements considérables et s'était enfermé dans son ksar avec les contingents des tribus voisines accourues à son appel. Bien qu'il ne l'eût pas soutenu l'année précédente, Ahmed-ben-Salem lui envoya son frère Yahia-ben-Naamar, avec une centaine de combattants. Cette politique lui réussit, car l'émir lui promit de l'autoriser à rentrer à Laghouat et de nommer son frère chef de la milice du khalifa, s'il abandonnait la cause de son ennemi. Le chef des Hallaf ne se fit pas longtemps prier; il rappela son frère et revint à Laghouat.

Le siège d'Aïn-Madhi est l'événement le plus remarquable de cette époque troublée; nous n'en entreprenons pas le récit, qui a été fait d'ailleurs par le général Daumas et par M. Léon Roches. Toujours est-il que Tedjini se défendit avec énergie et intelligence et qu'après huit mois de siège, l'émir, qui n'était pas plus avancé qu'avant, dut employer la ruse pour se rendre maître de la place. Rappelé dans le Tell par les événements, et n'ayant pas le temps d'organiser le ksar, il en fit abattre les murailles et ruiner les maisons.

Tedjini, autorisé à se retirer à Laghouat, se réconcilia avec Ahmed-ben-Salem et commença à battre en brèche l'influence d'El-Hadj-el-Arbi. Inquiet de ces dispositions hostiles, le khalifa quitta secrètement Laghouat à la tête de deux ou trois cents fantassins et alla s'enfermer à El-Assafia. L'émir, auquel il rendit compte de la situation et demanda des secours, le destitua et le remplaça par un certain Abd-el-Baki, homme considérable des environs de Takdempt. Mais, lorsque le nouveau khalifa se présenta devant Laghouat avec sept cents réguliers et une pièce de canon, on refusa de le recevoir. Il obtint toutefois l'autorisation de se rendre à la mosquée et en profita pour s'emparer d'une porte de la ville. Maître de la situation, il fit entrer ses troupes et les répartit dans les différents quartiers. L'émir, informé de son succès, lui donna cet ordre laconique : « Arrête tous les principaux de Laghouat, exécute-les ou envoie-les à Takdempt, détruis la ville ainsi que les jardins et établis-toi à Tadjemout. »

Abd-el-Baki avait sous ses ordres les aghas Djedid, des Oulad-Chaïb, et El-Kharroubi, des Oulad-Khélif, qui campaient avec leurs goums sous les murs de la ville. Il les prévint de ses intentions, et malgré leurs observations, fit venir chez lui sous divers prétextes Ahmed-ben-Salem, Yahia-ben-Maamar et une dizaine des principaux de Laghouat, qu'il fit mettre aux fers au fur et à mesure de leur arrivée. Mais bientôt les Beni-Laghouat apprirent ce qui se passait; une émeute furieuse éclata aussitôt. Les réguliers, dispersés de tous côtés, ne purent résister; ils furent massacrés ou faits prisonniers : quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper. Abd-el-Baki, attaqué dans sa maison, dut rendre la liberté à ses prisonniers et fut sauvé par les aghas Djedid et El-Kharroubi. La pièce de canon et le matériel de guerre tombèrent aux mains des Beni-Laghouat (1839).

Abd-el-Kader, occupé par les préparatifs d'une guerre prochaine avec nous, était dans l'impossibilité de tirer

vengeance de cet affront. Ne voulant nommer khalifa ni Ahmed-ben-Salem devenu son ennemi, ni un chef du Tell, il rendit le pouvoir à El-Hadj-el-Arbi, qui comptait encore quelques partisans dans le Sud et pourrait peut-être contrebalancer l'influence d'A Ahmed-ben-Salem. Il lui envoya à Sidi-bou-Zid trois cents réguliers et quelques cavaliers. Avec ces faibles ressources, El-Hadj-el-Arbi ne pouvait prétendre s'installer à Laghouat ; après avoir mûrement réfléchi, il résolut d'occuper Aïn-Madhi, dont les murs n'avaient pas encore été relevés. Il fit tout d'abord reconnaître son autorité à Tadjemout, puis se dirigea sur Aïn-Madhi. Ahmed-ben-Salem et Tedjini vinrent l'attaquer avec des forces supérieures aux siennes. Le combat dura deux jours. Pendant la première journée, le khalifa eut l'avantage ; mais, à la fin du second jour, la fortune se déclara contre lui, il dut se réfugier à Tadjemout (1840).

Ahmed-ben-Salem et Tedjini l'y poursuivirent, et, grâce à la complicité des habitants, khouans de la confrérie de Tedjini, parvinrent à pénétrer dans la ville. Après une lutte désespérée, dans laquelle il perdit une cinquantaine des siens, le khalifa s'enfuit. Il réussit cependant à rallier ses partisans et à s'emparer d'El-Assafia, puis gagna à sa cause un certain nombre de Larbâa et s'installa à Ksar-el-Hiran.

En 1842, Abd-el-Kader, mis en échec de tous côtés par les Français, n'était plus à craindre. Ahmed-ben-Salem résolut de profiter de cette situation pour se débarrasser de son rival, et marcha sur Ksar-el-Hiran. Battu dans une première rencontre, El-Hadj-el-Arbi se vit abandonner par la plupart des Larbâa, et fut réduit à s'enfermer dans Ksar-el-Hiran.

Ce siège est surtout célèbre par un acte d'héroïsme d'une jeune fille du ksar assiégé. Dans ses *Chasses de l'Algérie*, p. 549 sq., le général Margueritte le raconte ainsi qu'il suit :

« Une jeune fille, entre autres, de la tribu des Haraz-

lias, se faisait remarquer par sa vaillance ; elle se nommait Messaouda. Cette jolie fille de dix-huit ans possédait une beauté remarquable, éclosée et dorée aux rayons du soleil du Sud ; elle avait une taille élevée et élégante, de magnifiques proportions... Elle avait de nombreux admirateurs parmi les guerriers des Harazlias et s'en faisait gloire ! Sa beauté était chantée par tous les ménestrels du pays...

» Un soir, les guerriers des Larbâs, des Beni-Laghouat et des Mekhalifs résolurent d'en finir avec les assiégés par un dernier effort... Ils se ruent sur les murs de la ville... Les défenseurs de Ksar-el-Hirâne sont obligés de céder au nombre... Ils abandonnent la défense de l'enceinte, particulièrement à un endroit où une sorte de brèche avait été ouverte par un flot d'assaillants. C'en était fait du ksar et de ses défenseurs, si ce premier élan eût continué...

» La jeune Messaouda, attirée par le feu et les vociférations des vainqueurs, arrive sur le lieu du combat... Saisie alors d'une exaltation causée par la honte et la douleur, animée d'une sublime résolution, elle s'élance au-devant des fuyards, les interpelle d'une voix vibrante : — « Où courez-vous, fils des Harazlias ! L'ennemi n'est pas de ce côté ; il est derrière vous, il vous chasse comme un troupeau de brebis. Vous abandonnez vos femmes et vos enfants à la rage de ces chiens de sang. O jour du deuil noir ! Il n'y a plus d'hommes de la race de Harzallah (1) ; il faut que ce soit une femme qui vous fasse souvenir que du sang rouge coule dans vos veines. »

» Dénouant aussitôt sa ceinture, elle s'écrie : « Où sont ceux qui disent des chants d'amour pour moi ? Où sont mes frères ? C'est ici que je les aimerai, qu'ils se

(1) Celui qui fut la souche de cette tribu se nommait Si-Ahmed-ben-Harzallah. C'était un saint marabout qui mourut à Demmed, où il s'était établi ; on y voit encore la kouba qui renferme ses restes.

montrent, qu'ils me suivent, s'ils ne veulent me voir devenir la proie des jeunes guerriers des Larbâs... » Puis, joignant l'action aux paroles, elle se précipite au milieu des assaillants.

» Peindre la confusion, la douleur et la rage qui s'emparent des guerriers des Harazlias n'est pas possible... Ils se rejettent à la suite de Messaouda au plus épais des rangs ennemis.

» Cependant Messaouda est tombée au pouvoir des Larbâs, qui veulent l'entraîner vers leur camp. Elle se prête à ce mouvement ; elle l'accélère même en se jetant de l'autre côté de la brèche. Son but est d'attirer la lutte sanglante en dehors de l'enceinte qui protège les siens. Arrivée à vingt pas des murs, elle se retourne..., elle résiste alors à ceux qui l'entraînent et se débat de leurs étreintes. Ce spectacle, ces appels déchirants portent jusqu'à la frénésie le courage des Harazlias. Rugissant comme des tigres..., ils renversent et foulent aux pieds leurs adversaires, qui, de vainqueurs qu'ils étaient, passent successivement de l'attaque à la défense, et enfin à la fuite. Ils cèdent à une force surhumaine.

» Dans leur retraite précipitée, les Larbâs et les Beni-Laghout essayent d'entraîner l'enthousiaste Messaouda. Mais celle-ci, qui résiste maintenant autant qu'elle s'est laissée emporter d'abord, est enfin rejointe par ses frères, par ses amis, et c'est autour d'elle que se portent les derniers coups qui décident une complète victoire en faveur des défenseurs de Ksar-el-Hirâne. »

Malgré ce brillant épisode, la prise de Ksar-el-Hiran ne fut retardée que de quelques jours. Ahmed-ben-Salem s'empara peu après de la place et fit le khalifa prisonnier. Il fallait en finir avec cet homme. Yahia-ben-Mâamar le fit tuer par un domestique, pour ne pas se souiller du sang d'un traître (1).

(1) Le drapeau que l'émir avait donné à El-Hâdj-el-Arbi fut pris et remis au général Marey-Monge, lors de l'expédition de 1844.

A cette nouvelle, la fureur impuissante d'Abd-el-Kader, alors sérieusement aux prises avec nous, éclata dans cette imprécation : « Je jure de faire arracher les yeux à tous les habitants de Laghouat qui tomberont entre mes mains, de les faire écorcher, et de faire faire des tambours avec leurs peaux. » Cette terrible menace reçut une fois son exécution, en partie du moins. Un malheureux Beni-Laghouat, prisonnier de l'émir, eut les yeux arrachés avec un éperon arabe.

II

Le bruit de nos succès commençait à se répandre dans les populations sahariennes; on y savait le nombre de nos soldats, leur bravoure et leur discipline. Ahmed-ben-Salem, redevenu le maître à Laghouat, comprit que pour parer aux révolutions futures, il devait s'étayer d'une puissance qui pût le protéger contre Abd-el-Kader et le maintenir au pouvoir. Il résolut de se mettre sur la protection de la France.

Précisément, au mois de mars 1844, le général Marey-Monge, commandant de la subdivision de Médéa, était arrivé au Ksar-Zakkar, dans le Djebel-Sahari, avec une colonne forte de quinze cents hommes. Ahmed-ben-Salem s'empressa de lui envoyer des chevaux de soumission et une députation dont le chef, son propre frère, demanda en son nom le titre de khalifa de Laghouat, afin qu'il régît, au nom de la France, non seulement Laghouat et les cinq ksours voisins, El-Assafia, Ksar-el-Hiran, El-Haouïta, Tadjemout et Aïn-Madhi, mais encore les Larbâa, les Harazlia et les Beni-M'zab : « Car, disait Ahmed-ben-Salem dans sa lettre, tous les sultans musulmans, à qui je me suis confié, m'ont trahi; je trouverai peut-être le repos dans la justice du sultan français. »

Cette offre parut au général Marey d'un haut intérêt; il jugea que l'occasion devait être saisie avec empresse-

ment de faire succéder l'ordre à l'anarchie dans cette partie du Sahara, d'y opposer l'exemple de notre justice aux souvenirs des vexations et des cruautés de l'émir, de régulariser le commerce des grains que les tribus faisaient avec le Tell, et de leur ouvrir la route et les marchés d'Alger. En conséquence, il s'empressa d'envoyer Yahia-ben-Maamar à Alger avec un rapport favorable.

Le maréchal Bugeaud, gouverneur général, se prêta volontiers à l'arrangement : « Il ne faut pas, » écrivait-il au maréchal Soult, ministre de la guerre, « négliger les dons que la fortune nous offre. La partie habitée du désert nous est nécessaire politiquement et commercialement. Nous devons régner partout où a régné Abd-el-Kader, sous peine d'être sans cesse sur le qui-vive dans le Tell. Ce n'est que par la domination que nous pouvons ouvrir à notre commerce des relations avec l'intérieur de l'Afrique. Il faut aussi enlever à Abd-el-Kader les ressources qu'il pourrait trouver dans cette contrée, et jusqu'à l'apparence même d'un reste de puissance. »

En conséquence, le gouverneur approuva toutes les dispositions déjà prises et donna l'ordre de préparer une expédition dont le commandement fut confié au général Marey-Monge (12 avril 1844).

« Pour agir rapidement dans le Sud, le général Yusuf avait inventé le *cavalier-fantassin* monté à mulet ; le général Marey voulut faire mieux. Ayant à s'enfoncer plus avant dans le désert, il s'inspira des souvenirs de la grande expédition d'Égypte, et rétablit à sa façon le régiment de dromadaires jadis institué par Bonaparte (1). Pour commencer l'expérience, il mit cent

(1) L'emploi des mulets dans le désert, pour une expédition de grande durée, présentait en effet un grave inconvénient, car pour une expédition de 30 jours, la simple ration d'orge à 4 kilos constituait pour chaque mulet une charge de 120 kilogs qui le rendait impropre à en porter d'autre. Le chameau était de beaucoup préférable, parce que cet animal n'avait pas besoin d'orge, que l'herbe du désert lui suffisait et qu'il pouvait se passer d'eau pendant longtemps. Le prix en était d'ailleurs le quart de celui du mulet.

hommes sur cent chameaux et leur fit exécuter des manœuvres : marches en bataille, en colonne, formations sur la droite, sur la gauche, en avant, en bataille. Au commandement de « A terre ! » les hommes sautaient à bas de leur monture, les numéros 1 à 3 se formaient en ligne, tandis que les numéros 4 gardaient les animaux. L'épreuve fut satisfaisante, mais on constata qu'une certaine habitude de cet exercice était nécessaire. Aussi n'organisa-t-il qu'une petite troupe montée, dont le commandement fut donné au chef de bataillon Carbuccia, du 33^e de ligne, qui avait dirigé les essais. Chaque chameau portait un homme avec son fusil, les sacs de deux hommes, une besace contenant les vivres pour 25 ou 30 jours et deux outres renfermant ensemble 10 à 12 litres d'eau, en somme une charge de 150 à 160 kilos. Un bridon de corde, un bât arabe légèrement modifié, avec des étriers de bois à deux échelons, constituaient tout l'harnachement. L'un des deux hommes marchait à pied avec son fusil, pendant que l'autre était monté. Tous deux alternaient. De la sorte on pouvait faire douze à treize lieues par jour (1). »

Le 1^{er} mai, la colonne partit de Médéa. Le 14, elle était à Tagguin, où elle achevait de s'organiser. Elle comprenait 1,700 hommes du 33^e de ligne, 230 du train, 30 artilleurs avec deux obusiers de montagne, 140 chasseurs d'Afrique ou spahis, 400 cavaliers du goum, 100 chevaux ou mulets et 1,400 chameaux de guerre ou de charge. Il y avait vingt et un jours de vivres de réserve au convoi, six dans les sacs, 72,000 cartouches de réserve et 60 dans chaque giberne. La colonne devant opérer contre des ksours, comportait une force de cavalerie relativement faible ; l'importance du convoi en était naturellement diminuée. C'était la première fois qu'on employait sur une grande échelle les chameaux comme

(1) Camille Rousset, *Histoire de la conquête de l'Algérie de 1841 à 1857*, p. 275-276.

moyen de transport ; on n'eut d'ailleurs qu'à s'en féliciter.

Le 17 mai, la colonne quitta Tagguin ; le 21, elle arriva à Tadjemout, où elle fut reçue par Ahmed-ben-Salem, entouré de tous les chefs des ksours. Tedjini seul n'était pas venu ; il avait envoyé un cheval de soumission et une députation. Pour en imposer aux Arabes, le général fit déployer la colonne et la fit marcher dans cet ordre jusqu'à l'arrivée au camp.

Un marché fut installé aussitôt ; et, peu à peu, voyant que la propriété était respectée, que personne n'était maltraité, que tout était payé intégralement, les habitants de Tadjemout accoururent ; la plus grande confiance ne cessa dès lors de régner, et les habitants firent aux soldats un accueil que jusqu'alors on n'avait trouvé nulle part en Algérie.

Tedjini, le marabout d'Aïn-Madhi, avait une très grande influence dans le pays et les populations s'étaient sacrifiées pour lui. Pour être bien vu, il fallait le traiter honorablement, mais aussi en obtenir une soumission complète. Il était politique de montrer que ce marabout, ennemi d'Abd-el-Kader, était le sujet et l'ami des Français. Mais il était à craindre, si la colonne marchait sur Aïn-Madhi, que Tedjini, effrayé, prît le parti de fuir ou de fermer ses portes, ce qui eût porté une grave atteinte au prestige de la colonne et eût contraint celle-ci à faire le siège du ksar (1). Tout bien pesé, et après avoir pris l'avis d'Achmed-ben-Salem, le général Marey se décida à envoyer à Aïn-Madhi quelques officiers pour reconnaître la place et faire acte d'autorité devant les chefs indigènes ; il fixa de plus un impôt qui devait être immédiatement acquitté. Laissons la parole au lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, chef de cette mission (2) :

(1) Cf. pour tout ce qui suit : Marey-Monge, *Expédition de Laghouat, dirigée aux mois de mai et juin 1844*, Alger, 1844, 8°.

(2) *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud*, Paris, Lévy, 1855, 8°, t. I, p. 526-529.

« A Tedgemont, nous devons faire séjour, et nous n'étions plus qu'à six lieues d'Aïn-Maïdi. J'offris d'y aller moi-même avec ce qu'on voudrait me donner, et d'entrer dans la place. Le lendemain matin, le général Marey me fit demander, à six heures, et me dit : « Vous allez partir avec quelques officiers que vous choisirez dans toutes les armes pour représenter l'armée. Je vous donnerai douze chasseurs à cheval et cent hommes du goum, et vous entrerez dans Aïn-Maïdi ; le khalifat Zenoun vous accompagnera. J'espère que vous serez bien reçu. Soyez prudent. Vous visiterez la ville, ferez vos observations, vous ferez aussi lever des plans et me rendrez compte. Je désire que vous soyez rentré avant la nuit. »

» Ravi de ma mission, je suis parti du camp, à huit heures du matin, avec un état-major de dix officiers et la petite escorte de cent quinze chevaux environ. A onze heures et demie, j'étais sous les murs d'Aïn-Maïdi, je faisais venir les principaux habitants au-devant de moi, et je leur disais que nous venions en amis, qu'ils s'étaient soumis et que nous leur devions protection, mais que partout les Français étaient maîtres, et que rien ne les arrêtaient pour entrer où il leur plaisait d'entrer. Ensuite, j'ai fait prendre douze des principaux comme otages ; je les ai mis entre les mains de six chasseurs et de quelques cavaliers du goum, avec ordre de les bien traiter, mais de ne les lâcher qu'après mon retour, et je suis entré dans Aïn-Maïdi avec mes dix officiers, six chasseurs et quelques chefs des goums. Je me suis promené partout à cheval pendant le temps nécessaire pour parcourir la ville, qui est petite et en ruines, puis, j'ai mis pied à terre et me suis encore promené à pied. Nous avons été reçus dans la maison d'un chef, qui nous a donné des dattes à manger. Nous les avons dévorées, nous mourions de faim. Des dattes ont été portées par les gens de la ville à notre escorte. A midi, j'avais envoyé un courrier au général Marey avec deux lignes : « Je sais que vous êtes

inquiet, rassurez-vous. Je suis entré dans la ville sans coup férir et je m'y promène; nous avons été bien accueillis. Ce soir, à six heures, je serai au camp. » Quant à Tedjini, se renfermant dans sa dignité de marabout et de chérif descendant du Prophète, dignité qui lui défend d'admettre en sa présence un chef chrétien, il était resté fort inquiet dans sa maison. Par le moyen du khalifat Zenoun, je l'ai fait engager à recevoir mon chargé d'affaires arabes, le capitaine d'état-major Durieu, qui le rassurerait sur nos intentions toutes pacifiques et conciliantes. Il y a consenti après bien des hésitations.

» Tedjini est un homme de trente-six à quarante ans, replet, bien portant, la peau cuivrée, se gardant dans sa maison comme dans une forteresse... Du reste, Aïn-Maïdi est une ville forte pour des Arabes... Il peut y avoir un millier d'âmes et trois cents fusils... Plus du tiers de la ville est en ruines. L'intérieur des maisons est misérable. La seule casbah de Tedjini a un étage... Aïn-Maïdi est un oasis dans le désert. Hors l'enceinte des jardins, plus un arbre, plus la moindre végétation : des sables, des terrains rocheux.

» Le soir, à six heures, j'étais au bivouac, où j'ai reçu des compliments du général Marey. »

Le général renvoya à Tedjini l'impôt qui avait été exactement payé.

Le 23 mai, la colonne campa à El-Haouïta; le 28, elle était sous les murs de Laghouat, où les habitants lui firent un excellent accueil. Cinq à six cents fantassins armés vinrent à sa rencontre, tirant des coups de fusil en son honneur; le drapeau et la musique du khalifa escortèrent le général. Un marché fut installé dans le camp et une garde de police placée pendant le jour dans la ville, où se rendirent, successivement et par petit groupes, presque tous les officiers et les soldats de la colonne.

Laghouat se développait du Sud-Ouest au Nord-Est sur trois collines, sorte d'arête rocheuse isolée entre la plaine au Nord et le désert au Sud. La pente nord de la

ville était déjà à cette époque couverte de maisons ; celle du Sud plus escarpée, quelquefois à pic, n'était bâtie que de distance en distance. Les deux sommets extrêmes étaient couronnés par deux tours ; sur l'éminence intermédiaire s'élevait une vaste construction de maçonnerie, blanche, sans aucune fenêtre extérieure et appelée le Dar-Sfah (la maison des roches), à cause de l'énorme piédestal de rochers, sur lequel ce palais-forteresse, qui était la kasba de Ben-Salem, était placé avec assez d'audace. Cette citadelle contenait quatre grandes maisons rectangulaires à deux étages, sans fenêtres extérieures, et reliées entre elles par un mur épais. Elle dominait surtout la partie Sud-Ouest de l'oasis. Un mur séparait les deux quartiers de la ville (1). Chacun d'eux avait son marché, vaste terrain battu situé près des portes. Celui des Serghin s'appelait Souk-el-Kâ, celui des Hallaf Souk-Lekhier (2).

Laghouat comptait alors trois mille cinq cents habitants et cinq cents maisons environ, toutes construites en terre et présentant une cour intérieure et une porte d'entrée très basse ; on pénétrait dans l'intérieur de la maison par un couloir obscur et tortueux. Quelques portes avaient leur encadrement blanchi à la chaux, d'autres étaient surmontées d'une main ouverte, peinte en bleu, destinée à conjurer les mauvais esprits. Toutes ces constructions conservaient une teinte générale brune, qui jetait sur la ville comme un manteau de deuil.

Outre les deux tours carrées, plus habituées à se menacer que prêtes à résister aux attaques de l'extérieur, Laghouat avait une enceinte rectangulaire, formée par un mur de quatre mètres de haut, construit en briques

(1) Ce mur existe encore en partie, ainsi que la porte de communication qui s'ouvrait ou se fermait suivant que les deux partis étaient en état de paix ou de guerre.

(2) Ainsi nommé, parce qu'il se tenait sur les bords de l'Oued-Lekhier.

de terre, crénelé et percé de meurtrières. La tour de l'Est, sorte d'obélisque à large base, dominait de haut la plaine et le désert; la tour de l'Ouest, au contraire, celle des Serghin, était commandée par le petit mamelon sur lequel se trouve le tombeau de Si-el-Hadj-Aïssa, à une petite portée de fusil du rempart. Quatre portes, ménagées dans les murs, au bas de l'escarpement des mamelons, donnaient accès dans Laghouat.

Au Nord et au Sud s'étendaient les jardins, formant comme les ouvrages avancés du système de défense, système excellent d'ailleurs, car ces jardins, coupés en tous sens par des murs de clôture élevés et peu nombreux, rendaient extrêmement difficiles les abords de la ville.

La colonne Marey séjourna à Laghouat les 26 et 27 mai; le 28, elle alla camper à Ksar-el-Hiran, le 29 à Boudrine. Ahmed-ben-Salem l'accompagna; sur toute la route, elle reçut les témoignages de soumission des habitants. Le général fit une reconnaissance au Sud de Boudrine et poussa jusqu'au confluent de l'Oued-Djedi et de l'Oued-el-Hameur, réalisant ainsi la prédiction de Si-el-Hadj-Aïssa, ce qui ne contribua pas peu à augmenter la considération déjà très grande dont jouissait ce marabout.

Le général était arrivé au bout de son itinéraire; il reprit la route de Laghouat. Le 1^{er} juin, il reçut sous les murs de cette ville une lettre du général de Bar, commandant la division d'Alger, qui lui annonçait les préparatifs de guerre contre le Maroc et lui donnait l'ordre de hâter son retour. Le général Marey avait eu l'intention de ramener avec lui la pièce de canon que les Beni-Laghouat avait pris à Abd-el-Baki; mais tout bien considéré, il se décida à la laisser à Ahmed-ben-Salem, non seulement pour ne pas ajouter aux difficultés de sa position par un acte de défiance, mais encore pour lui conserver, le cas échéant, l'avantage moral et physique tenant à l'emploi de l'artillerie.

Le 2 juin, la colonne partait pour Tiaret. Le khalifa avait été reconnu le 23 mai à El-Haouïta devant les officiers de la colonne et les chefs indigènes. Lecture avait été faite de son brevet en français et en arabe. Yahia-ben-Maamar, son frère, était son agha à Laghouat, Ben-Nacer-ben-Chora, son gendre, son agha chez les Larbâa. Rien ne fut changé dans l'organisation des ksours, qui restèrent administrés par une djemâa, composée d'autant de membres qu'il y avait de partis différents; seuls, Ksar-el-Hiran et Tadjemout reçurent un hakem. Les Oulad-Atallah, les Harazlia et les Saïd-Atba eurent des caïds. Les Larbâa étaient formés de trois fractions (Oulad-Salah, Maama et Hadjadj, dont chacune était divisée en Gheraba et Cheraga (de l'Ouest et de l'Est), à cause de la situation de leurs campements par rapport à Laghouat. Souvent les Gheraba et les Cheraga se faisaient la guerre. Or, en 1843, les Cheraga étaient venus dans le Tell et avaient reçu de nous trois caïds, qui, en 1844, prétendirent administrer les Gheraba. Devant les protestations de ces derniers, et sur l'avis du khalifa, le général leur donna aussi des caïds. L'impôt, fixé à trente-sept mille boudjoux, fut payé en huit jours, malgré l'éloignement de certaines tribus, et l'attitude hostile du Maroc qui réagissait fortement sur le pays; c'était une preuve éclatante de la soumission de cette région.

Dans son rapport, le général Marey signale le parti que l'on pouvait tirer de cet état de choses : « Le khalifa Ahmed-ben-Salem, » dit-il, « présente de grandes garanties; tous ses ksours sont à la disposition de nos colonnes; les populations qu'il régit viennent toutes les années dans le Tell; il est positivement ennemi d'Abd-el-Kader, dont il a tué un khalifa, et chassé l'autre; il a tenu, malgré les événements de l'Ouest, les engagements pris quand rien ne faisait croire à la guerre avec le Maroc; il y aurait lieu de fortifier sa position et de lui accorder un traitement de dix-huit mille francs, de deux mille

cinq cents francs pour chacun de ses aghas, et de plus l'inscription de vingt cavaliers et de deux cents fantassins. Les khalifas placés auprès de nos postes ont des avantages analogues; on peut donc admettre que ces propositions ne sont pas exagérées, à l'égard d'un fonctionnaire qui doit se suffire à lui-même, qui peut jouer un rôle important, et qui deviendra le point de mire de tous nos ennemis du Sud et de l'Ouest.

» On pourrait tirer parti du khalifa de trois façons : 1° pour soumettre tous les pays qui, au Sud ou à l'Ouest, sont indépendants ou hostiles; 2° pour attirer vers Alger le commerce de l'intérieur, qui se dirige en partie vers Tunis ou le Maroc; 3° pour intimider les populations sur lesquelles s'appuie Abd-el-Kader et même pour combattre celui-ci. En effet, Ahmed-ben-Salem est le plus puissant des chefs du Sud. Fortement soutenu par nous, il l'attaquerait avec avantage, surtout avec l'appui de Tedjini qui est très bien avec lui, hait l'émir et certainement favoriserait cette guerre de toute son influence religieuse. La force militaire de notre khalifa est de douze cents fantassins, de cinq cents cavaliers et d'une pièce de canon.

» Tout le commerce de l'intérieur se dirige actuellement vers le Maroc et la Tunisie. Il est certain que si Laghouat était fortement organisée, on pourrait ramener vers Alger une grande partie du commerce de l'intérieur. C'est en effet le point du désert le plus voisin d'Alger.

» Il semble donc qu'il y aurait un grand intérêt à organiser fortement Laghouat : 1° pour en faire un centre d'action militaire, administratif, politique et commercial; 2° pour couper toute communication entre l'Est et l'Ouest de l'Algérie sans notre concours; 3° pour placer la partie la plus hostile de l'Algérie, les Oulad-Sidi-Cheikh, entre un khalifa puissant et la division d'Oran. »

La guerre avec le Maroc détourna l'attention du gouverneur général. On se contenta de donner à Ahmed-ben-Salem et à ses aghas le traitement demandé, et le commandement sur les ksours de Laghouat, Ksar-el-Hiran, El-Assafia, El-Haouïta, Tadjemout et Aïn-Madhi, ainsi que sur les tribus des Larbâa, des Harazlia, des Oulad-Atallah et des Saïd-Atba.

III

En 1846, Abd-el-Kader, appelé par Si-Chérif-bel-Arch, des Oulad-Rouini, qui venait de gagner à sa cause les Oulad-Naïl, parut dans le Sud de Médéa. Toutes les tribus se soulevèrent; Ahmed-ben-Salem, presque seul, nous resta fidèle. Djelloul-ben-Yahia (1), agha du Djebel-Amour, garda une attitude fort équivoque, et ne fit rien pour maintenir ses tribus dans le devoir et s'opposer à la retraite de l'émir, lorsque celui-ci, poursuivi par le général Yusuf, traversa la partie nord du Djebel-Amour. En conséquence, le général Yusuf demanda au duc d'Aumale la destitution et l'arrestation de ce chef. « Tout en agissant avec vigueur pour obtenir promptement des résultats, » lui répondit le duc d'Aumale, le 6 mai 1846, de son camp d'El-Béïda, « vous emploierez des ménagements dans vos rapports avec Djelloul, de manière à lui laisser la porte ouverte pour le retour et à garder la possibilité de le maintenir dans sa position. Vous comprendrez qu'après avoir fait une expédition pour le châtier, ou plutôt pour l'éclairer, il serait fort onéreux d'en faire plusieurs autres pour appuyer son successeur. Il sera beaucoup plus politique de ne pas nous rendre hostile son influence dans le pays, mais de

(1) Avant notre arrivée dans le pays, Djelloul-ben-Yahia était déjà au pouvoir et, pour se débarrasser de rivaux possibles, il avait fait assassiner ses plus proches parents. Son frère Ed-Din avait seul trouvé grâce devant lui.

l'amoindrir à notre profit par l'effet même de sa soumission et de la punition qui lui sera infligée. Vous ne devez qu'à la dernière extrémité avoir recours à son parent et compétiteur Messaoud. Vous ne quitterez pas le pays sans avoir, s'il est nécessaire, fortement châtié la population et avoir perçu l'impôt dont je fixe le montant dans un tableau que je joins à cette lettre. Évitez dans vos courses de passer près d'Aïn-Madhi, contre laquelle je dois vous interdire toute entreprise. Il importe de ne pas nous attaquer au prestige de sainteté qui entoure cette ville. Recevez donc bien les envoyés de Tedjini, s'il en vient, mais n'en exigez rien. J'écirai à M. le gouverneur pour connaître son avis sur la possibilité d'adjoindre le Djebel-Amour au khalifa de Laghouat. »

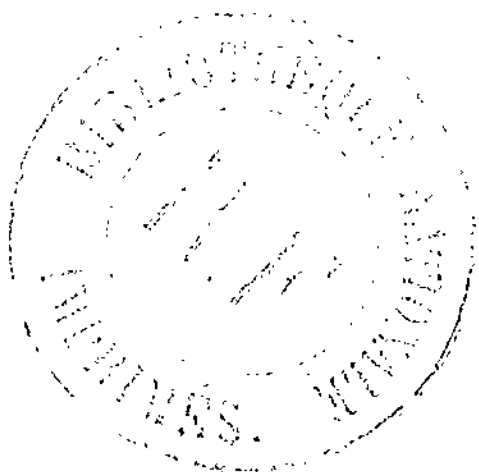
En dépit de ces ménagements, Djelloul, qui continuait malgré tout à nous faire opposition, dut être arrêté et interné à Médéa. Messaoud le remplaça et releva du khalifa de Laghouat.

Les Oulad-Yahia-ben-Salem et les Oulad-Saad-ben-Salem, de la confédération des Oulad-Naïl, campaient souvent dans les environs de Laghouat; ils furent mis également sous les ordres de notre khalifa.

Au mois de février 1847, le général Marey entreprit une tournée dans le Sud de Médéa, pour étouffer à son début une insurrection fomentée par Si-Moussa-bou-Hamar (l'homme à l'âne) (1), chef de l'ordre mendiant

(1) Si-Moussa-ben-Hassem-el-Masri était né en Égypte. Après un voyage en Syrie et à Constantinople, il se rendit à Alger, puis à Tripoli, où Si-Mohammed-ben-Hamza, chef de la confrérie des Chadlya, le convertit à ses idées. La confrérie des Chadlya est la même que celle des Derkaoua, seulement elle est plus ancienne en date et est propre à la Tripolitaine et à la Tunisie, tandis que la seconde est particulière à l'Algérie. En 1829, Si-Moussa arriva à Laghouat et y fit de nombreux prosélytes, ainsi que chez les Oulad-Naïl. Il y fonda une zaouïa à Messâad. En 1845, il entra en campagne contre Abd-el-Kader, parvint à s'emparer de Médéa, mais fut

Revue africaine, 38^e année. Nos 212-213 (1^{er} et 2^e Trimestres 1894). 7



des Derkaoua, qui comptait de nombreux partisans chez les Beni-Laghouat et les Oulad-Naïl. Si-Moussa faillit être enlevé à Messâad ; il s'enfuit précipitamment à Metlili, où sa réputation de sainteté l'avait précédé et lui valut un excellent accueil.

Peu de temps après, des troubles survenus dans le Djebel-Amour, où Messaoud s'était aliéné tous les esprits, nécessitèrent la rentrée en campagne du général Yusuf. Conformément aux instructions du maréchal Bugeaud, en date du 2 mai 1847, le cheikh Messaoud fut destitué et envoyé à Laghouat avec toute sa famille ; Djelloul-ben-Yahia, renommé agha du Djebel-Amour, eut sous ses ordres les ksours de Tadjerounna et d'El-Maïa, et fut indépendant du khalifa Ahmed-ben-Salem.

Les Saïd d'Ouargla venaient fréquemment camper au Sud-Est du Djebel-Amour et étaient une source de discordes entre nos chefs du Sud. Le maréchal Bugeaud décida que cette tribu, qui n'était comprise ni dans la circonscription territoriale du khalifa de Laghouat, ni dans celle de l'aghalik de Djelloul, n'appartiendrait en propre ni au khalifa ni à l'agha ; elle dépendrait momentanément de l'un ou de l'autre, selon l'endroit où elle établirait son campement.

Sur ces entrefaites, de graves dissensions venaient de s'élever entre Ahmed-ben-Salem et son gendre Ben-Nacer-ben-Chora, l'agha des Larbâa. Le père de Ben-Nacer avait été autrefois tué à El-Feidj (1), dans une rencontre avec les partisans de Ben-Salem, commandés par Taïeb-ben-Megaouas. Ben-Nacer n'avait jamais pardonné cette mort et attendait avec impatience l'occasion d'en tirer vengeance. Aussi fut-il profondément irrité lorsque le khalifa, malgré son opposition, nomma caïd

complètement battu dans un sanglant combat qu'il livra à l'émir, non loin du Djebel-Mouzaïa. Il se réfugia à Messâad, puis à Laghouat, où il continua à recruter des adhérents à la confrérie des Derkaoua.

(1) El-Feidj est situé à onze lieues à l'Est de Laghouat.

des Mâamra Mohammed-ben-Taïeb (1), le fils de son ennemi. Il alla porter plainte au général Yusuf. Celui-ci parvint à réconcilier les deux adversaires ; mais l'amour-propre de Ben-Nacer n'était pas satisfait, et le motif le plus futile devait ramener la discorde.

Après avoir visité Aïn-Madhi et les ksours des environs de Laghouat, la colonne Yusuf rentra à Médéa (17 mai 1847).

En 1848, une grande agitation se manifesta chez les Larbâa ; les uns se groupèrent autour de Ben-Nacer, les autres, sous la conduite de Taïeb-ben-Megaouas et de Mohammed-ben-Taïeb, son fils, suivirent la fortune du khalifa. Ben-Nacer, accompagné de ses principaux partisans, alla trouver le général Marey alors campé à El-Hammam et se plaignit des vexations qu'Ahmed-ben-Salem lui faisait subir. Fatigué de ces plaintes continues, le général destitua Ben-Nacer. Mais les Hadjadj et les Harazlia, qui avaient pris fait et cause pour lui, firent quelque temps après une importante razzia sur les Oulad-Saad-ben-Salem, soumis au khalifa, et se retirèrent dans le Sud, revendiquant hautement leur indépendance.

Au printemps de 1849, une sourde agitation commença à régner dans le Sud de Médéa ; Si-Moussa-bou-Hamar venait de rentrer à Laghouat, accueilli avec enthousiasme par les habitants ; le khalifa lui-même lui envoya de riches cadeaux. A la même époque, Bou-Zian soulevait Zaatcha, et, afin de rendre la lutte plus générale et de lui donner un caractère religieux, faisait appel aux confréries. Si-Moussa lui amena un certain nombre de volontaires (2). Telli-ben-Lekhal, ancien agha de l'émir,

(1) Mohamed-ben-Taïeb est le père de l'agha Lakhdar, qui commande actuellement les Larbâa.

(2) Pendant le siège de Zaatcha, Si-Moussa fut un des plus acharnés à la lutte, et, lorsque la ville fut prise, se fit sauter avec la maison dans laquelle il s'était défendu en désespéré. Son fils,

soulevait également quelques fractions des Oulad-Naïl, entre autres les Oulad-Si-Ahmed, et, ne pouvant rejoindre Bou-Zian, tenait la campagne dans les environs de Messâad. Cet état de choses attira l'attention du gouverneur, qui, au mois de juin, ordonna la formation à Médéa d'une colonne qui fut confiée au général de Ladmirault.

Cependant, les ennemis du khalifa, fatigués de leurs tentatives restées infructueuses auprès de l'autorité militaire, avaient porté leurs plaintes devant les autorités judiciaires d'Alger; elles y avaient été accueillies et le général Blangini, commandant la division, avait reçu un volumineux dossier renfermant une enquête sur des faits qualifiés assassinats, imputés au khalifa de Laghouat. Ce petit avantage des ennemis de Ben-Salem, grossi par la distance, porta un tel coup au khalifa, que celui-ci, fort alarmé, se rendit à Médéa. Il y vit le général Blangini, et s'efforça de le convaincre de l'importance que les Français devaient mettre à ne pas se départir à son égard de leur ancienne ligne de conduite; il se plaignit amèrement de ce qu'on laissait son autorité s'affaiblir sous les calomnies répandues par ses ennemis et accueillies à Médéa, Blida et Alger. Les renseignements qu'il donna sur les désordres qui régnaient dans le Sud tendaient à prouver qu'en dehors de lui nous n'avions que des ennemis.

Le général Blangini le rassura sur nos intentions à son égard, et lui donna en public tous les témoignages possibles d'intérêt et de confiance. Il parvint à le calmer. A peu près rassuré, le khalifa demanda et obtint le rétablissement de Ben-Nacer dans ses fonctions d'agha des Larbâa. Les Hadjadj et les Harazlia dissidents ayant refusé de se soumettre, Telli-ben-Lekhal fut surpris, le

Si-bou-Bekker-ben-Moussa, habite actuellement Laghouat, et se tient sur une très grande réserve à l'égard des fonctionnaires français et des agents indigènes au service de la France.

14 octobre, par le lieutenant Gruard et le sous-lieutenant Carrus, des affaires indigènes, mais parvint à s'échapper. Les Oulad-Si-Ahmed et ses autres partisans furent complètement battus et contraints de demander l'aman. La chute retentissante de Zaatcha contribua d'ailleurs dans une large mesure au rétablissement de l'ordre dans le Sud de Médéa.

Néanmoins il était nécessaire de s'occuper sérieusement des Oulad-Naïl, chez qui Telli-ben-Lekhal avait acquis une certaine influence, depuis que Si-Chérif-bel-Arch, ex-khalifa de l'émir, avait été interné à Boghar. Il parut politique, pour dominer ces tribus remuantes, de leur donner un chef intelligent et énergique. On jeta les yeux sur Si-Chérif, auquel les titres d'homme de poudre, de marabout et d'ex-khalifa de l'émir donnaient un grand prestige. Il accepta tout ce qui lui fut proposé, heureux de pouvoir reprendre son autorité sur ses compatriotes, et jaloux de l'influence que Telli avait su acquérir pendant son absence; au printemps de 1850, il fut nommé agha des Oulad-Naïl et eut sous ses ordres toutes les tribus de cette confédération qui relevaient du cercle de Médéa, à l'exception de celles du bach-aghlik du Titteri, et des Oulad-Saad-ben-Salem, qui relevaient du khalifa de Laghouat.

Quelque temps après, l'aga Yahia-ben-Maamar vint camper à Zénina, chez les Oulad-Saad-ben-Salem, pour percevoir l'impôt; il les persuada d'envoyer leurs chevaux dans les pâturages de Tagguin; mais, le 23 mai, les Hadjadj et les Harazlia dissidents tombèrent sur les troupes de cette tribu, en tuèrent les gardiens et firent un important butin; le 25 mai, une nouvelle razzia réussit également. Dans ces deux affaires, les Oulad-Saad-ben-Salem perdirent deux mille chameaux et de nombreux moutons. A cette nouvelle, les Larbâa, campés avec Ben-Nacer à Chabounia, dans le Titteri, ne parlèrent de rien moins que d'aller rejoindre leurs frères en razzant toutes les tribus placées sur leur chemin.

Ils protestèrent contre l'autorité du khalifa et firent secrètement des achats de grains sur les marchés de Boghar et de Téniet.

Le colonel de Cambray, commandant le bureau arabe de Médéa, averti par Touati, fils d'Ahmed-ben-Salem, s'empressa de mander Ben-Nacer et les principaux chefs des Larbâa (23 juillet 1850); ils obéirent, et pressés de questions par le colonel de Cambray, finirent par avouer que quelques-uns des leurs avaient eu, en effet, l'intention de rejoindre les Hadjadj, mais qu'ils avaient actuellement changé d'idée et que tout était rentré dans l'ordre.

Quelques jours plus tard, les dissidents firent encore une nouvelle razzia sur les Oulad-Saad-ben-Salem et sur les gens d'Oumache. Irrités de se voir livrés sans défense aux entreprises de quelques pillards, les Oulad-Naïl commencèrent à murmurer, et Si-Chérif, se faisant leur interprète, demanda et obtint l'autorisation de poursuivre les rebelles. A la tête de cinq cents cavaliers et de nombreux fantassins montés sur des chameaux, il les surprit, le 2 septembre 1850, près de Guerrara et leur tua quarante cavaliers. Quelques jours après, il leur enleva leurs troupeaux et leur tua encore vingt-six hommes. Sur les instances du khalifa, on accorda l'aman aux Hadjadj. L'indemnité due aux Oulad-Saad-ben-Salem fut fixée à vingt-cinq mille boudjoux, et Ahmed-ben-Salem fut chargé de la percevoir. D'ailleurs, désireux de ne rien donner de leurs propres richesses, les dissidents allèrent razzier, en janvier 1851, les Oulad-Aïssa, qui, croyant les hostilités terminées, campaient sans se garder dans les environs de Messâad. Les dissidents remirent au khalifa douze mille francs, qui furent envoyés à Médéa et cinquante-six chameaux, qui furent répartis entre ceux qui avaient subi les principales pertes.

Au mois d'avril 1851, le khalifa de Laghouat rendit compte que les Oulad-Yahia-ben-Salem et les Oulad-

Saïd-ben-Salem avaient chassé ses méghazni et refusaient de payer l'impôt. Il présentait ces tribus comme rebelles et réclamait l'intervention des troupes françaises. Mais le général de Ladmirault, commandant la subdivision de Médéa, avait déjà reçu des plaintes de ces tribus au sujet des exactions du khalifa et de ses agents. Aussi, avant d'ajouter foi au rapport d'Ahmed-ben-Salem, il leur écrivit pour les engager à verser l'impôt et à venir ensuite lui demander justice. Les deux tribus déclarèrent être prêtes à verser l'impôt entre les mains d'officiers français, mais supplièrent le général de n'en confier le recouvrement ni aux chefs indigènes, ni à leurs agents, qui les ruinaient par leurs exactions.

Devant la persistance du khalifa à présenter cette agitation comme un commencement d'insurrection, une colonne expéditionnaire fut formée à Médéa dans le courant du mois de mai et mise sous les ordres du général de Ladmirault. Le 3 juin, elle arrivait à Djelfa, où les tribus avaient été convoquées, ainsi que le khalifa de Laghouat et l'agha Si-Chérif-bel-Arch.

L'enquête faite par le général amena la découverte de faits très graves, et prouva clairement la culpabilité du khalifa, qui avait abusé de sa situation pour satisfaire sa cupidité. On apprit qu'après leur coup de main sur les Oulad-Saad-ben-Salem en mai 1850, les dissidents étaient passés à Laghouat avec leurs prises et avaient été hébergés par les habitants, sans que le khalifa s'y fût opposé. Bien plus, quand les cavaliers des Oulad-Saad étaient venus lui demander aide et protection, il ne s'était nullement préoccupé d'eux et avait laissé les dissidents s'éloigner avec leurs prises. Il devenait évident que si Ahmed-ben-Salem et son frère n'avaient pas organisé ce coup de main, ils l'avaient du moins favorisé, l'un en faisant éloigner les chevaux des Oulad-Saad-ben-Salem et en leur enlevant tout moyen de défense, l'autre en leur refusant tout secours et en

donnant asile à leurs ennemis. On apprit, en outre, que, lorsque les dissidents allèrent razzier les Oulad-Aïssa, Ali, fils du khalifa, se trouvait au milieu d'eux pour recevoir l'amende qui leur avait été infligée; il ne put ou ne voulut les retenir. Les Oulad-Aïssa relevaient de Ben-Yahia-ben-Aïssa, bachagha du Titteri; ils s'adressèrent à lui pour obtenir justice, mais le khalifa de Laghouat avait acheté son silence en lui envoyant de riches cadeaux.

Tous ces faits étaient restés ignorés jusqu'alors, car Ahmed-ben-Salem avait fait répandre le bruit que tous ceux qui iraient à Médéa sans son consentement seraient immédiatement jetés en prison, sur les rapports de son fils Ali, qui résidait ordinairement dans cette ville, et qui était, disait-il, très écouté des Français. D'ailleurs, le khalifa n'hésitait pas à recourir à la violence et au meurtre pour étouffer les réclamations. Ainsi, en 1849, le général de Ladmirault avait reçu une plainte d'un certain El-Hadj-Ali, de Laghouat. Quelque temps après, cet Arabe profita, pour se rendre dans le Tell, du départ d'une caravane de Beni-Laghouat, qui venaient vendre leurs marchandises à la colonne française et en même temps adresser diverses réclamations au général. Informé de ce fait, le khalifa donna l'ordre aux Mekhalif-Lazereg de les tuer tous. Cet ordre fut exécuté et les assassins restèrent impunis.

Après s'être rendu compte de la situation, le général de Ladmirault proposa, pour apaiser les tribus, de les placer sous le commandement de chefs indépendants du khalifa et relevant directement de Médéa. Un officier de bureau arabe serait désormais chargé de la répartition et de la perception de l'impôt; il fit ressortir également toute l'importance qu'il y avait à donner aux Larbâa un chef énergique, qui pût les empêcher de commettre les actes de brigandage qu'Ahmed-ben-Salem était impuissant à réprimer, quand il ne les encourageait pas.

Ben-Hacer-ben-Chora était alors le seul Arabe du Sud capable de remplir cette mission; le pouvoir s'était transmis dans sa famille de père en fils, et son influence sur les Larbâa était considérable; il fut le candidat du général de Ladmiraute. Le gouverneur général n'accepta pas ces propositions. Considérant que Ben-Salem était notre allié depuis longtemps, qu'il nous était resté fidèle pendant les années 1846 et 1847, alors que tout le Sud était en feu et que l'émir tenait la campagne dans les environs de Laghouat, le gouverneur décida que, pour cette fois, on se contenterait de le réprimander. Il était d'ailleurs à notre entière discrétion, car il avait, à notre instigation, engagé presque toute sa fortune dans des constructions récemment faites à Médéa (1). La situation resta donc ce qu'elle était auparavant.

Au mois de juin 1851, les Larbâa vinrent dans le Tell pour faire leurs achats de grains. L'agha Ben-Nacer, toujours entretenu dans ses idées d'indépendance, et se sentant soutenu par le général de Ladmiraute, se rendit à Alger et se plaignit amèrement au colonel Durrieu, alors directeur général des affaires politiques, de la déplorable administration du khalifa. Il déclara qu'il resterait fidèle serviteur de la France, mais qu'il refusait désormais d'obéir à Ahmed-ben-Salem. Très au courant de toutes les intrigues qui se tramaient contre lui, celui-ci était venu également à Alger et s'évertuait à détruire le mauvais effet qu'avaient pu produire les dénonciations plus ou moins fondées de son gendre. Il obtint facilement gain de cause, car le maintien du *statu quo* avait été décidé.

(1) « Déjà très avancé en âge, épuisé par les plaisirs du sérail, » écrivait à ce sujet le gouverneur général, « son existence ne saurait se prolonger longtemps encore. Il est donc probable que, dans un terme assez rapproché, nous serons naturellement débarrassés d'un ami gênant, et que nous pourrons entreprendre, sans réserve et sans ménagement, une organisation meilleure de toutes les tribus et ksours placés sous son commandement. » Archives du gouvernement général de l'Algérie.

Ben-Nacer, exaspéré, quitta Alger pour aller rejoindre sa tribu et fit activer les achats de grains et commencer les préparatifs de départ. Ahmed-ben-Salem, prévenu par ses espions, rendit compte au colonel Durrieu qu'une défection des Larbâa était imminente. Le général Ladmiraault reçut aussitôt l'ordre d'envoyer un officier du bureau arabe dans cette tribu, afin de se rendre compte de la situation, et d'engager Ben-Nacer et les principaux chefs à se rendre à Médéa ; cet officier était autorisé, dans le cas où il rencontrerait de l'opposition à l'exécution de ces ordres, à convoquer les goums du Titteri et des Oulad-Naïl, avec lesquels il déciderait les Larbâa à se rendre à nos exigences et au besoin les y contraindrait par la force. Cette périlleuse mission fut confiée au lieutenant Carrus, qui connaissait depuis longtemps les Larbâa et avait su leur inspirer une grande confiance. On comptait sur son influence personnelle pour ramener Ben-Nacer à des sentiments plus pacifiques.

Le 3 septembre, le lieutenant Carrus quitta Médéa avec trente spahis et se rendit chez les Larbâa alors campés à Chabounia, non loin de Boghar. Il fut parfaitement accueilli, et ne vit rien d'anormal. Mais, dans l'après-midi du 5 septembre, Bou-Becker, frère de Ben-Nacer, s'introduisit dans sa tente avec une dissimulation parfaite et une apparente bonne foi, et engagea avec lui une conversation fort amicale, au cours de laquelle le lieutenant Carrus fut appelé du dehors par l'agha Ben-Nacer. A peine sorti de sa tente, il constata un certain désordre dans le camp et entendit bientôt les cris de ses spahis assaillis par de nombreux agresseurs. Prendre ses armes fut sa première pensée ; mais Bou-Becker avait disparu en les emportant ; c'était un véritable guet-apens et toute résistance était impossible. Indigné d'une telle trahison, cet officier accabla Ben-Nacer de reproches, puis chercha à le ramener à de meilleurs sentiments ; mais c'était inutile, sa décision était prise. Les prison-

niers furent d'ailleurs fort bien traités; l'ordre avait été donné de leur enlever armes et chevaux, afin de les empêcher de fuir, mais de ne leur faire aucun mal. Au moment de lever son camp, Ben-Nacer leur rendit la liberté et partit en protestant de son attachement à la France, mais en déclarant ne se soumettre que lorsqu'il serait délivré du khalifa.

Le lieutenant Carrus regagna Boghar à pied, dans la nuit du 5 au 6 septembre. Dans ces circonstances difficiles, cet officier montra beaucoup d'énergie, de résolution et de dignité. S'il ne réussit pas mieux dans sa mission, c'est que les Larbâa étaient absolument décidés à faire défection. A peine arrivé à Boghar, il convoqua les goums et se mit à la poursuite des fuyards. Il atteignit à l'Oureng, non loin de Chabounia, la queue de la nezla des Larbâa qui venaient de razzier les Rahman et les Abadlia, et leur enleva un grand nombre de chameaux et de moutons. Djelloul-ben-Yahia et Si-Chérif-bel-Arch, immédiatement prévenus, entrèrent en campagne, mais ne purent arrêter les fuyards, ni les empêcher de razzier les Mekhalif, gardiens de troupeaux des Beni-Laghouat. Quelques fractions des Larbâa, seules, nous restèrent fidèles et campèrent pendant quelque temps encore dans le cercle de Téniet-el-Hâd.

Le Sud de Médéa était de nouveau troublé. Toutefois, comme la défection des Larbâa resta un fait isolé, le général de Ladmirault conserva l'espoir d'en avoir facilement raison, d'autant plus que Ben-Nacer continua pendant quelque temps encore à correspondre avec le bureau arabe. Il espérait, en affectant de protester de son attachement à la France et de donner comme unique raison de son éloignement momentané le désir d'échapper à la domination d'Ahmed-ben-Salem, il espérait, disons-nous, que, pour éviter toute complication, nous lui donnerions enfin ce pouvoir indépendant qu'il désirait depuis si longtemps. En attendant une solution, il se rendit à Ksar-el-Hiran, où ses partisans, chassés de

Laghout, s'étaient réfugiés. Mais se voyant déçu dans ses espérances, il jeta le masque et, dans les premiers jours de novembre, rejoignit, à Rouinat, le chérif d'Ouargla, Mohammed-ben-Abdallah, dont la renommée grandissait et qui groupait sous ses drapeaux tous les mécontents du Sahara.

E. MANGIN,

(*A suivre.*)

Lieutenant au 1^{er} tirailleurs algériens.
